

LES GOULIARDS

I

Nul dans l'histoire des temps modernes n'a joué un rôle plus considérable que l'association secrète connue du onzième au treizième siècle sous le nom de *Gouliards* ou *filz de Goulia*. Cette association ne s'est dissoute qu'au commencement de ce siècle, après avoir pleinement atteint le but qu'elle s'était proposé depuis plus de mille ans, et qui était de substituer la souveraineté du peuple à celle de l'Eglise et de la noblesse. La destruction de la royauté n'entraîna point d'abord dans ce programme; on peut même dire que, pendant plusieurs siècles, les *filz de Goulia* furent les plus fermes soutiens du pouvoir royal; mais la restauration des études classiques, au seizième siècle, fit reflourir l'idolâtrie républicaine, qui vint s'enter d'une façon assez biscornue sur le radicalisme égalitaire et démocratique des Gouliards, et ils se trouvèrent avoir renversé le trône en même temps que l'autel. Ce ne fut pas toutefois sans une violente résistance d'un bon nombre d'entre eux, et, autant qu'on en peut juger par le peu de renseignements qu'il a été possible de recueillir jusqu'ici sur ces débats intimes d'une association dont les annales sont uniquement écrites en hiéroglyphes, ce fut cette divergence d'opinions qui décida les Gouliards à ne plus faire d'adeptes et à se dissoudre par l'extinction successive des membres survivants, qui emportèrent avec eux dans la tombe le secret de leurs prédécesseurs.

Tout, jusqu'à leur nom, se serait enseveli avec eux dans les ténèbres de l'oubli, s'ils n'avaient laissé quelques recueils de poésies latines, aussi étranges par la forme que par le fond, qui ont attiré sur eux l'attention du monde savant. On s'est demandé ce que c'était que les Gouliards, d'où ils venaient, quel avait été le but de leur secte ou de leur ordre, et quand ils avaient disparu de la scène, et un savant italien, M. Alfred Straccali, a résumé dernièrement, dans une série d'articles publiés par la *Rivista Europea*, tout ce que l'on savait des Gouliards du moyen âge.

Nul doute qu'ils ne fissent partie de ces *clerici vagantes*, dont la tradition s'est continuée jusqu'à nos jours en Allemagne et en Espagne, et dont un spécimen très enjolivé, mais considérablement corrigé, l'*estudiantina madrilegne*, a excité pendant quelques jours la curiosité boulevardière. Si raffinée qu'elle fût, cette confortable estudiantine avait conservé sur son chapeau le blason très peu patricien de ses prédécesseurs pour de bon : *une fourchette et une cuiller d'ivoire en sautoir*, ce qui donne le vers picaresque suivant :

Sauter hyver forche escolier.
(L'hiver force les écoliers à sauter.)

En effet, dans ces temps où l'art du fumiste était dans l'enfance et où la haute noblesse réussissait à peine à rendre ses appartements habitables à l'aide de ces immenses cheminées qui semblaient faites pour chauffer le ciel et non les malheureux humains, les salles dépourvues de toute espèce de calorifère des vieilles universités étaient parfaitement intenables dans la rigoureuse saison, tant pour les professeurs que pour les élèves, et ceux-ci mettaient à profit ce chômage forcé, les riches pour visiter les curiosités des pays environnants, et les pauvres, c'est-à-dire les plus nombreux, pour aller mendier de porte en porte les ressources nécessaires à la continuation de leurs études. Mais le bourgeois et le grand seigneur d'alors ne différaient pas sensiblement de ceux d'aujourd'hui sous le rapport de l'indifférence aux misères du prochain. A d'honnêtes

étudiants mendiant pour continuer leurs études, ils n'auraient pas donné un rouge liard, tandis qu'ils se résignaient à ouvrir leurs aumônières pour récompenser d'effrontés bohèmes qui étaient venus interrompre le cours de leur monotone existence et dérider leurs faces renfrognées par des bouffonneries obscènes, et surtout impies.

Ces clercs errants, dont la plupart se destinaient à l'état ecclésiastique, ne rougissaient donc pas de s'organiser pour la circonstance en compagnies de jongleurs, de bateleurs et d'histrions, qui ne reculaient devant aucune loi divine et humaine; et comme ils menaient joyeuse vie pendant ces caravanes drôlatiques, il n'y avait pas parmi eux que de pauvres hères. Bon nombre de jeunes gens des plus nobles familles s'associaient à ces saturnales échevelées qui revenaient tous les ans à chaque carnaval; mais ils n'étaient reçus qu'après avoir pris vis-à-vis de leurs associés des engagements qui les liaient à eux pour le reste de leur vie, ils ne pouvaient y forfaire sans encourir les peines les plus cruelles, toujours impitoyablement appliquées, et le premier de ces engagements était d'aider de tout son pouvoir, en toute occasion, tout membre de la secte ou de l'ordre des Gouliards.

Ceux-ci s'étaient donc constitués sur le modèle des *fratries* ou *thyases* antiques, qui étaient également des sociétés où les banquets et la danse jouaient le premier rôle, et où l'on n'était admis que sur la présentation d'une *tessère* ou d'un jeton blasonné dont le porteur devait être en état de donner la traduction. Les premiers chrétiens eux-mêmes n'étaient pas organisés autrement, ainsi que le prouvent les *abraxas* ou *tessères basilidiennes*, qu'on retrouve encore en si grand nombre, et le passage de l'Apocalypse de saint Jean qui y fait allusion. Telle est l'origine du blason moderne, et tous les fils de Goulia attribuaient formellement à l'auteur de ce livre mystérieux l'invention de l'écriture hiéroglyphique dont ils se sont servis jusqu'à nos jours. Aussi saint Jean est-il resté en honneur parmi les francs-maçons, qui ont hérité d'une bonne partie des traditions des Gouliards, mais sans être initiés au secret de leur écriture ni de leur philosophie intime.

Nous verrons par la suite de cette étude que, bien que l'Eglise romaine possédât tous les secrets des Gouliards, sans exception aucune, elle les a toujours tolérés, avec une patience d'autant plus inexplicable qu'ils s'étaient institués pour battre en brèche tous ses dogmes politiques et religieux et qu'ils niaient obstinément le Décalogue et la divinité du Christ. Je ne crois même pas qu'ils aient été jamais inquiétés par l'inquisition espagnole, et Rome leur accorda constamment la liberté la plus complète de tout penser, de tout écrire et de tout dire, pourvu qu'ils se renfermassent dans l'écriture hiéroglyphique que nous nommons *le blason* et le langage, fondé sur les mêmes principes, que Rabelais désigne sous le nom de *lanternois*, mais dont la basoche s'était servie bien longtemps avant lui et continua à se servir bien longtemps après lui.

Les princes temporels furent beaucoup moins tolérants, et indépendamment du supplice des Templiers, qui étaient Gouliards jusqu'à la moelle, on cite pas mal de persécutions dirigées contre les sociétés secrètes d'écoliers; mais celles-ci se vengèrent toujours cruellement, si bien qu'unies aux initiés de chaque corporation ouvrière, elles constituèrent, à une époque encore inconnue, mais certainement très ancienne, une *mère-loge*, à laquelle tenaient à être affiliés les plus grands seigneurs et les plus grandes dames, notamment Diane de Poitiers et M^{me} de Pompadour, qui furent toutes deux *maîtresses-pourples* de la mère loge des *Fils de Goulia*. Cette mère loge, qui réunissait les chefs de toutes les corporations, y compris le clergé, formait une espèce de parlement occulte, qui, presque toujours, était sous le patronage même du roi, et que celui-ci tenait essentiellement à consulter dans toutes les grandes circonstances. Les demandes et les réponses se faisaient également par planches hiéroglyphiques. A défaut d'interrogation, la mère loge ne se gênait pas pour émettre des avis dans la même forme, dont il était presque toujours tenu compte, et Louis XIV, qu'on prétend avoir été si absolu, consultait la mère loge ni plus ni moins que ses prédécesseurs. Elle avait voté la Saint-Barthélemy; il est probable qu'en cherchant bien on retrouverait son vote sur la révoca-

tion de l'édit de Nantes, comme plus tard elle dut voter la mort de Louis XVI. Ces votes peuvent sembler disparates et cependant elle ne s'écarta jamais de son but, qui était, dès l'origine, d'abattre la noblesse. Or, en France, le protestantisme fut le dernier refuge des tendances et des traditions aristocratiques.

Tels sont les caractères généraux de l'ordre des Gouliards. Il a toujours été affilié à la franc-maçonnerie moderne, et, au premier abord, on serait tenté de le confondre avec elle; mais, pour être Gouliard, il fallait nécessairement avoir le degré de maîtrise dans une corporation, et M^{me} de Pompadour n'y entra qu'en qualité de *maître graveur*. Il est probable que Diane de Poitiers faisait partie de la corporation des architectes; on sait que Charles IX appartenait à celle des armuriers. L'initiation était donc toute différente et autrement difficile que celle des francs-maçons, qui n'exigent de leurs adeptes qu'une simple cotisation. N'était pas Gouliard qui voulait, et ils formaient une élite ou état-major de toutes les forces vives de la nation, dont la franc-maçonnerie composa plus tard la troupe.

Les Gouliards n'étaient pas exclusivement Français; ils n'étaient guère moins répandus en Allemagne, sous le nom de *rose-croix* et d'*illuminés*. Ils existaient en moins grand nombre en Angleterre, en Italie et en Espagne; mais partout ils se servaient de la même langue et de la même écriture, le *blason*, auquel ils donnaient le nom de *rimaille*. Dans certaines professions, notamment toutes celles qui se rattachaient aux arts du *dessin*, on peut établir en principe que l'initiation à l'ordre des Gouliards était obligatoire; elle faisait partie du secret de maîtrise; mais nous verrons par de nombreux exemples que même les professions qui ne savaient pas dessiner étaient initiées au secret du blason, ou à l'art d'*écrire par les choses* (rébus), et savaient fort bien le prouver à l'occasion à l'aide de charades ou de mascarades satiriques, qui, pour être composées par des meuniers ou des coiffeurs, n'en étaient pas moins mordantes. Il est à remarquer que jamais aucune de ces bouffonneries ne fut punie, bien que les allusions auxquelles on s'y livrait fussent souvent aussi audacieuses que

transparentes. La république d'aujourd'hui serait assurément moins patiente et moins indulgente que l'ancienne royauté et la papauté.

Il est vrai qu'on trouve, dans un certain nombre de canons de conciles ou d'ordonnances royales, des tentatives de répression contre les *Goliardi* ou *clerici vagantes*; mais ni les uns ni les autres ne s'appliquent en quoi que ce soit aux *loges corporatives* dont j'ai parlé plus haut. Celles-là, papauté et royauté étaient censées en ignorer l'existence; ou bien elles rentraient dans les privilèges accordés, mais le plus souvent vendus, dès le dixième siècle, aux syndicats de chaque corporation.

II

D'où venait la *famille de Golia*, et que doit-on penser de ce personnage? Les incarnations ne lui ont pas fait défaut, et l'on a voulu voir en lui l'Anglais Map, ami du roi d'Angleterre Henri II, qui ne vécut pas toujours dans les meilleurs termes avec la papauté; mais ce personnage vivait au douzième siècle, et la famille de Goulia existait certainement au onzième, car si le concile du dixième siècle, qui condamna les Gouliards, est considéré par M. Straccali comme apocryphe, il n'en est pas de même des innombrables têtes de perroquets qui ornent les chapiteaux des églises romanes du onzième siècle. Or on sait qu'en vieux français le perroquet se disait *pape guay* et *pape gault*, autrement dit *pape Gouliard*. Les Gouliards possédaient, en effet, une hiérarchie qui parodiait celle de l'Eglise romaine, et dont l'énumération complète nous est fournie par le fameux chapitre de Rabelais sur l'*Ile sonnante*. Ils avaient donné au perroquet le nom de leur plus haut dignitaire, et ils sont aussi anciens que le nom du pape gault (1).

La philologie allemande ne pouvait manquer de faire intervenir le géant Goliath à titre d'ancêtre de l'ordre des Gouliards; telle est l'opinion de Giesebrecht, acceptée par M. Straccali,

(1) La véritable étymologie de ce nom est arabe; il s'est introduit en France dans le neuvième siècle, avec les invasions musulmanes.

qui suppose que ce personnage aurait pu être adopté pour patron à la suite de quelques-uns de ces mystères que les Gouliards jouaient dans les églises. Je crois inutile de m'arrêter à l'examen de cette opinion. Grimm fait intervenir le provençal, dans lequel *galier*, *qualiar* veut dire *tromper*, et qui a donné le mot *qualiarder*, d'où *Gouliard* ; mais il serait plus simple de recourir tout droit au parisien *gouailleur*, synonyme bien connu de *blagueur*, et à l'argot *goualeur*, qui veut dire chanteur, si ce n'était mettre la charrue avant les bœufs. En effet, les Gouliards étaient des gouailleurs et des goualeurs ; mais c'est leur nom même qui est l'étymologie de ces deux expressions populaires, et non leur dérivé.

Une autre expression non moins populaire, *porté sur sa gueule*, rend parfaitement le caractère des Gouliards. Ce défaut a toujours été celui des clercs et des moines de tous les temps et de tous les pays ; aussi, dès le neuvième siècle, le concile d'Aquisgraux, tenu sous le règne de Louis le Pieux, ordonnait-il aux hauts dignitaires de l'Eglise de ne pas admettre dans leur société et surtout aux offices ces clercs qui, abandonnant leurs cloîtres, deviennent « *vagi et lascivi, gulæ et ebrietati et cæteris suis voluptatibus dediti, quidquid sibi libitum est licitum faciant.* »

Il existait donc, dès le neuvième siècle, c'est-à-dire immédiatement après la réorganisation des écoles par Charlemagne, des bandes de clercs errants, qui furent plus tard connus sous le nom de *Gouliards* ; mais tous ces vagabonds ne faisaient pas nécessairement partie de la famille ou de l'ordre de Goulia, et tous ceux qui en faisaient partie n'étaient pas nécessairement des vagabonds, tant s'en fallait même de beaucoup. Nous allons voir, en étudiant les dogmes des Gouliards, qu'ils provenaient des anciennes *fratries* païennes, et qu'ils étaient pour ainsi dire le confluent d'un double courant, l'un *clerc* et l'autre *ouvrier* ou *artisan*, pour me servir de l'ancienne expression française, qui est beaucoup plus juste que la moderne.

Charlemagne, en concentrant dans les cloîtres tout ce qui restait de traditions scientifiques, littéraires et artistiques, se trouvait en avoir fait en même temps des foyers de paganisme,

car à partir de son règne et jusqu'à la fondation des grandes universités, ce fut exclusivement dans les couvents que s'enseignèrent l'architecture et tous les arts qui s'y rapportent, c'est-à-dire la sculpture et la peinture.

Or le christianisme n'avait nullement fait tomber en désuétude la langue mystique dont se servaient tous les artistes de l'antiquité ; les catacombes sont pleines de rébus chrétiens, et même de si naïfs, que ce sont eux qui les premiers ont attiré l'attention du savant Rossi sur l'hieroglyphisme de l'art antique : tel est, par exemple, le nom de saint Pierre écrit par un homme fendant une pierre. La pierre n'a pas besoin d'explication, mais il est à remarquer que *sanctus* en latin, *aghios* en grec, *kadesh* en hébreu, sont des mots qui impliquent tous l'idée de *fendre* ou de *séparer*, de sorte qu'une pierre fendue écrit le nom de saint Pierre dans ces trois langues. Les artistes chrétiens, saint Jean en tête, avaient donc conservé l'écriture mystique du paganisme, et l'on retrouve dans l'Apocalypse une foule de personnages de la gnose. Ce cortège, qu'on pourrait appeler *classique*, n'est pas passé cependant dans l'art chrétien, et l'on n'y découvre aucune trace de la formule de la vie éternelle qui sert de thème invariable à l'art grec. Aussi loin qu'on peut le saisir, l'art moderne se montre dépourvu de tout mysticisme religieux et uniquement préoccupé de faire triompher le riche sur le pauvre. Ce but, déjà très nettement indiqué dans l'Apocalypse, a été poursuivi par les Gouliards avec une infatigable persévérance jusqu'à ce qu'il ait été pleinement atteint par la révolution française, et il a été poursuivi avec la même ardeur par les deux grands courants qui s'étaient juxtaposés dans les cloîtres lorsque Charlemagne en fit le refuge de tout savoir et de toute liberté de pensée. De là les deux grandes subdivisions de l'ordre des Gouliards, les *maçons* et les *escribouilles* (1). Les maçons étaient les architectes ; quant aux escribouilles, ils ont dû dans l'origine se limiter aux *copistes* ou *écrivains de bulles*, qui étaient, comme l'on

(1) Ce mot se retrouve chez les écrivains du dernier siècle, sous la forme *skribouler*, probablement réimportée d'Allemagne, avec le sens de pamphlétaire.

sait, enjolivées de miniatures; mais plus tard les escribouilles paraissent avoir englobé tous les arts du dessin dans toutes leurs variétés, telles que peintres, graveurs et encadreur. C'est à cette profession que semble avoir été emprunté le titre de *pourple* ou *pourpre*, qui était le plus haut degré de la hiérarchie des escribouilles, et dont le privilège consistait à se servir d'encre pourpre et à encadrer ses compositions dans des bordures de cette couleur. Le même privilège existait chez les calligraphes byzantins; mais les persécutions iconoclastes semblent avoir anéanti chez eux les traditions de l'hiéroglyphe grecque, dont il m'a été impossible de retrouver les traces dans le byzantin moderne, bien qu'elle subsiste tout entière dans la composition des anciens ornements religieux.

J'ignore si l'hiéroglyphe latine (1), dont on retrouve d'assez nombreux exemples dans les premières sépultures chrétiennes, a duré longtemps; mais ce qui est certain, c'est que, si la famille de Golia nous a laissé des poésies latines, elle ne s'est jamais servie que du français dans la composition de ses hiéroglyphes, et que j'ignore complètement à quelle date cette langue a été introduite dans le domaine de l'art, car tout ce que j'ai pu déchiffrer de numismatique gauloise et de monuments gallo-romains est manifestement rédigé en grec. Cependant, le musée d'Epinal contient un certain nombre d'antiquités gauloises qui prouvent que l'emploi d'hiéroglyphes dans cette langue est très antérieur au moyen âge, et de ce nombre sont les groupes de la divinité connue sous le nom de *Rosmert*, qui se composent d'une sirène mordant un cheval. *Ross* était un des noms gaulois du cheval, et désignait spécialement un cheval *rouge*; ce mot est resté dans notre langue en changeant de signification. *Rosmert* signifie « qui mort le cheval » (rosse mord). Un autre monument du même musée porte une légende étrusque traduite en hiéroglyphes gaulois, dont je ne signalerai que le

(1) Un curieux exemple d'hiéroglyphe latine se voit au Louvre dans la galerie des sépultures chrétiennes; c'est *un enfant avec un oiseau et un raisin dans les mains*, ce qui donne en latin :

PUER IUVA MANIBUS AVE.

(Enfant, sois heureux chez les mânes. Salut.)

nom de la déesse gréco-étrusque *Sybarin* ou *Sybaris*, qui signifie la mollesse, et qui est rendu par un dauphin, en gaulois *cé*, et un corbeau, en gaulois *brun*, ce qui fait *cébrun* pour *sybarin*.

On peut encore citer l'autel des nautes parisiens, qui porte sur une face un *taureau avec trois grues*, traduction évidente de TAVROS TRIGARANVS; sur l'autre un personnage avec une *hache*, hiéroglyphe d'ESVS; sur la troisième un personnage avec une perche, LOVIS, en français moderne une *latte*; et sur la quatrième un dieu avec des tenailles, VOLCANVS. Les tenailles se disaient *volk*, qui se prononçait *fork*, en latin *furca*, d'où nous avons fait *forge* et *forgeron*. Les tenailles figurent sur nombre de médailles des anciens Belges pour écrire leur nom national. *Volcan* en gallo-belge signifiait le *tenailleur* ou le *forgeron*, et il est probable que ce dieu latin est d'origine gauloise.

Il est permis de conclure de ces exemples que, bien que refoulée par la langue grecque sous la domination romaine, la langue gauloise, en tant que langue artistique, ne se perdit pas complètement, et reparut tout naturellement lorsque le grec cessa d'être compris des artistes gallo-romains, par suite de la négligence des études classiques.

Le plus ancien exemple que je connaisse de l'emploi du véritable français comme langue hiéroglyphique, et en même temps le premier spécimen de la caricature moderne, est un chapiteau carlovingien de la cathédrale de Saint-Dié dans les Vosges, qui représente Charles le Chauve pleurant de peur d'attraper la peste. Cette charge fort spirituellement composée, qui, au premier abord, ressemble à une tête barbue, chevelue et larmoyante, se compose, quand on l'examine avec plus d'attention, d'un évêque entre deux lis. La barbe, les moustaches et le nez du personnage sont formés par l'aube, le manteau et la tête de l'évêque; les lis se rabattent sur la mitre de façon à former des yeux sourcilleux, et les mains de l'évêque en sortent comme des larmes. Les Italiens de nos jours cultivent encore avec ardeur ce genre de grotesque.

Mais bien que ce soit cette partie de la France qui, à ma

connaissance, fournisse les spécimens les plus nombreux et les plus intéressants de l'ancien art gaulois et de l'art carlo-vingien ou roman, qui, selon toute probabilité, n'en est que la continuation, ce n'est pas en Lorraine qu'il faut chercher le berceau de la famille de Goulia, ou, en d'autres termes, de la franc-maçonnerie du moyen âge, car nous allons voir que les Gouliards et les francs-maçons n'étaient qu'une seule et même société, dont le dogme fondamental était le culte de saint Gall, saint Gaul ou saint Gély, ce qui, dans les dialectes du Limousin, veut dire saint Coq.

En effet, Rabelais, qui a entremêlé dans son *Pantagruel* les dogmes des Gouliards, dont il était l'un des grands dignitaires, et les *gauloiseries* de la cour de François I^{er}, dit dans la préface de son quatrième livre que, « selon le proverbe des Limousins, à faire la gueule d'un four sont trois pierres nécessaires », les deux piles et la clef ou le coignet. Ces trois pierres sont la trinité franc-maçonnique ou le dolmen, et ce dogme était commun aux architectes grecs et gaulois, car sur la plupart des tombeaux d'ordonnance hellénique on peut observer, à l'arrière-plan de presque tous les bas-reliefs, une porte composée des trois susdites pierres, que nos archéologues nomment un portique; mais chez les Grecs elle portait le nom de *pylé*, et chez les francs-maçons celui de *pile*, mot essentiellement français, qui désigne chez nous toute espèce d'entassement : une pile de *boulets*, d'*écus*, etc.

Cette porte ou pile, le dieu Janus des Romains, l'édifice réduit à sa plus simple expression, était orientée de manière à faire face à l'Orient ou à l'Occident, suivant que ses constructeurs adoraient le soleil levant ou le soleil couchant; mais ses deux piles ou piliers répondaient toujours au nord et au midi. Celle du nord représentait le principe humide et féminin ou la *chiennne*, *Kynéa*; et celle du midi, le principe sec et masculin ou le *renard*, *Keletes*. Or, ce Keletes était précisément le dieu philistin Goliath, qui était, comme on sait, d'origine grecque ou crétoise; son nom en grec veut dire trompeur, et nous allons voir qu'il était particulièrement en honneur chez les francs-maçons, tandis que l'Eglise romaine adore principale-

ment la Vierge Marie, qui occupe toujours la porte nord des églises dites *gothiques* et particulièrement celle de Notre-Dame de Paris.

Faut-il en conclure que Giesebrecht aurait eu raison en faisant venir le nom des Gouliards de celui de Goliath? Non certainement, les Gouliards repoussaient toute tradition hébraïque, et particulièrement le Décalogue. Leurs dogmes étaient le nec plus ultra du rationalisme populaire pratique. De la pile du Chien ou du principe humide des Grecs, ils avaient fait prosaïquement le *boire*, et de la pile du Renard ou du principe solide, ils avaient fait le *manger*, qui leur semblait encore plus indispensable que le boire. Tel est le sens exact des deux colonnes J et B de la franc-maçonnerie actuelle.

Le premier article de leur Credo se résumait dans ce vers :

Pourple boire manger colonnes veult.

Le second était :

Proche qui t'aide l'ait pareille.

Et le troisième :

Secret qu'ont pas, point œuvre décèle.

Ne décèle pas le secret de l'œuvre à ceux qui ne l'ont pas : tel était le fond de toutes les francs-maçonneries grecques et notamment de la doctrine exposée par Platon dans son fameux *Banquet*, ou, pour parler plus exactement, tel est le fond de toutes les francs-maçonneries présentes, passées et futures.

III

Le *boire* et le *manger* ou le liquide et le solide allaient se réunir dans ce que le Gouliard nommait la *tripe*, qui était son *pantocrator* ; aussi l'un de ses principaux signes de reconnaissance était-il de montrer la paume de la main gauche ou paume du côté *tort*, ce qui se traduisait : *Tripe il aime*. La tripe était en effet le *bon architecte de toutes choses*, qui faisait tout sans avoir l'air de rien faire ; et les *pourples* ou initiés qui ne

travaillaient pas de leurs mains, mais de leur cerveau, se considéraient comme la *tripe* des corps d'arts et métiers. Cette doctrine leur avait été du reste transmise par les maçonneries antiques, comme le prouve le fameux apologue des membres et de l'estomac, de Ménénus Agrippa. On y reconnaît d'ailleurs, à première vue, l'ébauche grossière du dogme chrétien de l'eucharistie. La messe est le souvenir épuré de tous les banquets qui réunissaient les thyases de l'antiquité, aussi bien que les loges du moyen âge, si bien que Platon, en exposant, sous une forme hiéroglyphique, les doctrines de son temps, a cru devoir aussi prendre pour cadre un banquet. La fameuse *anankê* des anciens, c'était la *tripe*; aussi le livre de Platon, à la fois si obscur et si lumineux, n'a-t-il pas de meilleur interprète que le Gouliard Rabelais dans son fameux chapitre sur messer Gaster, qui expose, à son point de vue le plus élevé, la doctrine philosophique de ses coreligionnaires.

En effet, personne, dans les temps modernes, n'a mieux compris Platon et n'était mieux préparé à le comprendre. Tous deux sont des révélateurs de mystères, jouant un rôle des plus dangereux, et tous deux emploient identiquement la même méthode. Ils commencent par promener le lecteur dans un labyrinthe qui le désoriente complètement; mais tout le long de la route ils l'amuse, en lui contant des histoires à dormir debout, si elles n'étaient pas aussi merveilleusement contées; puis, quand ils le supposent étourdi et ébloui comme quelqu'un auquel on ferait miroiter longtemps une foule de glaces dans les yeux, ils le mettent brusquement en face du fait brutal; mais ses yeux sont alors tellement fatigués, qu'il ne peut plus rien discerner, et passe sans l'avoir vu.

J'ai exposé dans une autre étude la façon dont s'y était pris Rabelais pour révéler le plus crûment du monde le secret de la naissance de François II. Ce secret n'en était pas un pour la plupart de ses contemporains, et il n'était pas le premier Gouliard qui en eût fait part au public. Un chroniqueur savoisien, François de Bonnivard, rapporte une mascarade de la basoche de Paris, qui était autrement hardie, autrement bru-

tale et autrement obscène que tout ce qu'a osé Rabelais, et ne laissait aucun doute sur la culpabilité du roi, pas plus que sur celle de Catherine de Médicis et de Philibert Delorme, qui était accusé de leur avoir servi d'intermédiaire et en avait été récompensé par le titre d'architecte du roi. Le récit de cette mascarade est rapporté tout au long dans l'*Histoire de la caricature* sous la Réforme, de Champfleury (p. 8), et il donne à la page 42 une caricature ayant pour titre : *Des actes et gestes merveilleux de la cité de Genève*, qui est due à Fromment, le secrétaire du même Bonnivard, et qui traduit hiéroglyphiquement le récit de ce chroniqueur.

Il est à remarquer que la basoche ne fut pas inquiétée pour avoir bafoué aussi irrévérencieusement la majesté royale, ce qui explique l'impunité dont jouit lui-même Rabelais, qui était beaucoup moins clair et beaucoup moins téméraire. Quant à Catherine de Médicis, elle faisait collection de toutes les pièces de ce genre publiées contre elle, et cet intéressant recueil, qui semble être en grande partie de la main de Philibert Delorme, nous a été conservé sous le faux titre de : *Proverbes, Adages et Allégories du quinzième siècle*. M. Champfleury en a publié, dans son *Histoire de la caricature, la Chandelle et l'Habit ne fait pas le moine*, qui sont, l'un et l'autre, de la main de Philibert Delorme; mais il en cite un troisième qui est de la composition de Diane de Poitiers et n'est autre que la lettre mystérieuse par laquelle elle apprenait à Henri II ses infortunes conjugales, en hiéroglyphes tellement clairs, qu'il était difficile de ne pas les lire. Le fragment reproduit par Champfleury donne les trois vers suivants :

Sire, dame ne craigne eveque Sens vole,
Pas veuille ne bru père caresse la,
Pas l'Orme veuille n'aide baille (P. 34.).

L'évêque de Sens était le futur cardinal de Lorraine, et l'Orme pour Delorme est suffisamment transparent. Dans son oracle de la sibylle de Panzourt, Rabelais dit, après lui avoir prédit un malheur déjà arrivé, que la chose serait écrite, mais non toute; il est probable qu'il n'avait point connaissance de cet

envoi, car on ne voit pas ce qui pouvait rester à apprendre à Henri II. Il en donna communication à Catherine de Médicis, qui, probablement, le fit copier pour y répondre. Quant à l'effet que pouvaient produire de semblables révélations, il devait être peu considérable. Tous les hauts personnages politiques ont été, de tout temps, exposés à ces coups d'épingle; aussi finissent-ils par ne plus y faire attention, et d'ailleurs, si Henri II était Gouliard, c'eût été manquer aux règlements de l'ordre que de s'en fâcher. Quel que fût le rang d'un Gouliard, tout était permis contre lui, pourvu que tout se passât entre initiés.

Il était infiniment plus dangereux de dévoiler les secrets de l'ordre lui-même, et surtout ses doctrines secrètes, à moins que ce ne fût en hiéroglyphes. En ce cas, les artistes gouliards qui n'avaient pas d'autre sujet sous la main calligraphiaient les maximes de la Gouliarderie, et M. Champfleury en rapporte un curieux exemple d'après Théodore de Bry (p. 217); mais généralement leurs compositions étaient de véritables gazettes secrètes, qui révélaient aux initiés les nouvelles de la cour et particulièrement les bruits de guerre comme intéressant davantage le commerce. Sous Louis XIV, on trouve une collection connue sous le titre des *Embarras de Paris*, qui semble avoir été une vraie gazette hiéroglyphique périodique, et, pour être plus facile à déchiffrer, elle est émaillée de légendes écrites donnant les noms des objets que le dessin n'est pas apte à rendre. Ainsi, Guillaume d'Orange est désigné par une légende qui le nomme le *maître d'hôtel achetant des harengs*, et celle de M^{me} de Maintenon apprend que l'objet qu'elle tient à la main est un *tignon*, ce qui fait *main-tignon*. Il en est de même des assiettes révolutionnaires et des caricatures hollandaises, où les légendes finissent par prendre presque complètement la place du dessin, ce qui en fait des pamphlets beaucoup moins intéressants que ceux de Rabelais, mais conçus, en définitive, sur le même plan, et ce plan consiste à noyer une phrase ou un mot dans un déluge de non-sens, tout en laissant à l'initié un fil d'Ariane invisible pour le mener là où l'auteur prétend le conduire.

Ainsi, avant d'arriver au chapitre LVII de son quatrième livre, qui est le plus important de toute son œuvre et l'un des plus importants qui aient été écrits depuis le *Banquet* de Platon, Rabelais commence, dès le chapitre LVI, à solliciter l'attention de l'initié, en lui racontant *comment entre les paroles dégelées Pantagruel trouva des mots de gueule*.

« Lors, dit-il, nous jeta sur le tillac plenes mains de paroles gelées, et sembloient dragées perlées de diverses couleurs. Nous y veismes des motz de *gueule*, des mots de *sino-ple*, des mots de *azur*, des mots de *sable*, des mots *dorés*, lesquels, estre quelque peu échauffez entre nos mains, fondoient comme neiges, et les oyons, mais ne les entendions, car c'estoit language barbare. »

Cependant, si l'on réunit les noms de couleurs énumérés ci-dessus : gueule, sinople, azur, sable, or, on se trouve en face d'un vers gouliaresque qui donne la raison sociale, au moins apparente, de la société de *Golia* :

Goule, ce n'est plaisir se bailler.

Golia, c'est s'adonner au plaisir ou se donner du bon temps.

Mais ce masque épicurien dissimulait des visées plus hautes, sans quoi un pape, Grégoire XIII Buoncompagni, aurait sans doute reculé devant l'audace d'arborer, au-dessous de sa tiare pontificale, les insignes de l'ordre de Goulia, qui étaient, au seizième siècle, un écu dit *cœur*, surmonté d'une tête d'ange ou *angelot*, ce qui se lisait : *croix signe, gueule*, d'où l'on a fait *rose-croix*. En effet, à l'époque où vivait Grégoire XIII, les Gouliards se divisaient en deux factions, dont l'une était très hostile au protestantisme, qu'elle considérait, non sans raison, comme un retour à l'aristocratie, et ce fut elle qui fit la Saint-Barthélemy.

Mais continuons l'examen des paroles de *gueule* jetées sur le tillac du vaisseau de Pantagruel par son pilote : « Et y veids, ajoute-t-il, des paroles bien piquantes, des paroles sanglantes, lesquelles le pilot nous disait quelques foyz retourner au lieu duquel estoient proférées, mais c'estoit la guorge

couppée, des paroles horribles, et aultres malplaisantes à voir. »

Il résulte de ce passage que tous les Gouliards n'observaient pas le règlement de leur ordre qui leur interdisait de répondre autrement qu'en hiéroglyphes. Le Gouliard Charles IX vengea d'un coup d'arquebuse les paroles de gueule dont Jean Goujon s'était rendu complice envers sa mère, et Henri II dut expier par la main de Montgomery quelque infraction aux lois gouliarques. Nous verrons, dans la suite de cette étude, quelques exemples de châtimens maçonniques, dont les Gouliards ont jugé à propos de publier les motifs.

Après ces curieux détails, Rabelais s'amuse à donner quelques-unes de ces paroles de gueule, « lesquelles en semble fondues ouysmes, *hin, hin, hin, hin, his, ticque, torche, loigne,* » etc.

Il est inutile de dire que c'est du *lanternois* ou, pour parler plus clairement, de l'argot de la basoche, qui, généralement, se dispense des rimes en L du blason proprement dit ; mais, ici, les rimes en L sont fournies par les virgules, et cette petite pièce de vers débute ainsi :

4 hin, his, ticque, torche,

Ce qui se déchiffre :

Croix signe ouvre gueule, sache est vrai Gault, etc.

Le reste est trop gaulois pour être rapporté, mais le premier vers est intéressant, parce qu'il fait allusion au signe de croix des Gouliards, qui était leur véritable mot de passe. Rabelais le décrit minutieusement dans le troisième livre, chap. XX : *Comment Naz de Cabre par signes répond à Panurge.*

« Il baisla assez longuement, et en baislant faisait hors la bouche, avec le poulce de la main dextre, la figure de la lettre grecque dite *tau* par fréquentes réitérations ; puis leva les yeux au ciel et les tournoyait en la tête comme chèvre qui avorte. »

Cette pantomime se traduisait :

Croix signe ouvre gueule, mie ne repousse
Etre ne se voir pair le vaille cel.

C'est-à-dire : Je fais le signe de la croix sur la bouche ouverte; ne repousse pas celui que tu peux voir être ton pair qui te vaille. C'est en effet des Gouliards que nous vient la formule : Liberté, égalité, fraternité, laquelle n'est elle-même qu'une des variantes de la triade divine de Platon.

Le *Pantagruel*, qui peut être considéré comme l'Evangile des Gouliards, nous a conservé la réponse de celui qui était ainsi interpellé par signes, dans le dialogue du marchand de moutons et de Panurge. « Mais, dit Panurge, vendez-m'en un, et je vous le payray en roy, foi de piéton. Combien ? — Nostre amy, respondit le marchand, mon voisin, ce sont moutons extraits de la propre race de celluy qui porta Phrix et Hellé par la mer dicte Hellesponte. — Cancre, dit Panurge, vous estes clericus vel addiscens. — Ita sont choux, respondit le marchand; vere ce sont pourceaux, mais rr. rrr. rrrr. rrrrr. Ho Robin. rr. rrrrrr. Vous n'entendez ce langage. »

Ce langage est cependant relativement clair pour du lanternois; c'est un des Credo de la basoche, ou, pour parler plus exactement, un symbole qui sert de réponse au signe de croix sur la bouche.

Pair répond trahir point Christ, roi,
Point qu'honore Rome, ne sire mie
Ne robe, ne devoir point reçoit point (1).

C'est-à-dire : Le pair répond qu'il ne trahira point quiconque n'honore ni Christ, ni roi, ni Rome, ne dérobe pas son patron et ne reçoit point ce qui ne lui est pas dû.

Comme on peut le voir, ce Credo était purement négatif, car la négation est la base de toute franc-maçonnerie; ceux de tous les corps de métiers étaient établis sur les mêmes

(1) Ce baragouin est susceptible d'une autre interprétation, si l'on donne au *point* sa valeur héraldique, qui est *grain*; mais il est inutile de s'appesantir sur ces bagatelles, lorsqu'elles n'ont pas d'intérêt historique.

principes et constituait cette religion aujourd'hui dite *de l'honneur*.

Le christianisme ordonne de rendre le bien pour le mal. La doctrine goularde, moins généreuse, se contente d'ordonner la restitution de ce qui est dû. Aussi le triomphe des religions négatives est-il toujours passager, la victoire reste à celle qui prêche le dévouement et l'abnégation, parce que c'est celle qui fait les meilleurs soldats, et nous allons voir que, tout Gouliard qu'il fût, Rabelais ne s'abusait point sur les vices de ses coreligionnaires, qu'il flagellait sans pitié. Aussi eut-il grand'peine à faire publier le quatrième livre de son *Pantagruel*, qui avait déplu à tous les partis, et lui-même finit par se réfugier au sein de l'Eglise romaine. Il mourut protégé par le cardinal de Lorraine, et, s'il avait vécu plus longtemps, il se serait trouvé de fait, sinon de cœur, avec les auteurs de la Saint-Barthélemy.

Mais revenons à nos paroles de gueule. A la fin du chapitre LVI, Panurge, malmené par frère Jean, se désole d'avoir entrepris un aussi long et aussi périlleux voyage, et s'écrie : « Pleust à Dieu qu'icy, sans plus avant procéder, j'eusse le mot de la dive bouteille ! »

Le lecteur va être servi à souhait, car il était bien dans l'intention de Rabelais de terminer par le livre IV son singulier poème. L'authenticité des livres V et VI n'a jamais été établie d'une manière irréfutable, et, bien que je sois de ceux qui les croient de la main de Rabelais, je n'en reconnais pas moins qu'ils sont inférieurs de tout point aux quatre premiers, et que, bien loin de donner le mot de la dive bouteille, ils se terminent par la description de l'initiation d'un Gouliard et des turlupinades qui l'accompagnent, sans plus d'explications que les hiéroglyphes que l'on retrouve sur une foule de leurs planches.

Il n'en est pas de même du chapitre LVII. Celui-là, c'est réellement le mot de la dive bouteille, la quintessence de toutes les philosophies secrètes du monde d'avant 89 et le véritable commentaire du *Banquet* de Platon. Aussi ne puis-je faire autrement que de le citer tout entier :

IV

« *Comme Pantagruel descendit au manoir de messere Gaster, premier maistre ès ars du monde.*

« En icelluy jour Pantagruel descendit en une isle admirable entre toutes aultres, tant à cause de l'assiette que du gouverneur d'icelle. Elle de tous coustez pour le commencement estoit pierreuse, montueuse, infertile, mal plaisante à l'œil, très difficile au pied et peu moins accessible que le mons du Dauphiné, ainsi dit pour ce qu'il est en forme de potiron, et de toute mémoire personne surmonter ne l'a pu, fors Doyar, conducteur de l'artillerie du roy Charles huitième, lequel avec engins mirificques y monta, et au-dessus trouva un vieil béliet. C'estoit à deviner qui transporté l'avoit. Aulcun le dit estant jeune aigle par quelque aigle ou duc chassant là ravy s'estre entre les buissons saulvé. Surmontant les difficultés de l'entrée à peine bien grande, et non sans suer, trouvasmes le dessus du mons tant plaisant, tant fertile, tant salubre et délicieux, que je pensoys estre le vray jardin et paradis terrestre, de la situation duquel tant disputent et labourent les bons théologiens. Mais Pantagruel nous affirmoit là estre le manoir de Arete (c'est Vertu), par Hésiode descript, sans toutefois préjudice de plus saine opinion.

« Le gouverneur d'icelle estoit messere Gaster, premier maistre ès ars de ce monde. Si croyez que le feu soit le grand maistre des ars comme escript Cicéron, vous errez et vous faictes tord, car Cicéron ne le creut oncques. Si croyez que Mercure soit le premier inventeur des ars, comme jadis croyoient nos antiques druides, vous fourvoyez grandement. La sentence du satiricque est vraye qui dict messere Gaster estre de tous ars le maistre. Avec icelluy pacifiquement résidoit la bonne dame Penie, autrement dite Souffreté, mère des neuf muses, de laquelle jadis, en compagnie de Porus, seigneur de Abondance, nous nasquit Amour, le noble enfant médiateur du ciel et de la terre, comme atteste Platon, *in Symposio*.

A ce chevalereux roy force nous fait faire révérence, jurer obéissance et honneur porter, car il est impérieux, rigoureux, rond, difficile, inflexible. A lui on ne peut rien faire croire, rien remontrer, rien persuader. Il ne oyt point. Et comme les Egyptiens disoient Harpocras dieu de Silence, en grec nommé Sigalion, estre astomé, c'est-à-dire sans bouche, ainsi Gaster sans oreilles fut créé, comme en Candie le simulachre de Juppiter estoit sans aureilles. Il ne parle que par signes, mais à ses signes tout le monde obeist plus soubdain qu'aux édicts des préteurs et mandemens des roys. A ses sommations délay aulcun et demeure aulcune il ne admet. Vous dictes que au rugissement du lyon toutes les bestes loing à l'entour frémissent, tant (sçavoir est) que estre peult sa voix ouye. Il est escript, il est vray, je l'ay veu. Je vous certifie que au mandement de messere Gaster tout le ciel tremble, toute la terre bransle. Son mandement est nommé, faire le fault sans delay ou mourir.

« Le pilot nous racontoit comment un jour, à l'exemple des membres conspirant contre le ventre, ainsi que descript *Æsope*, tout le royaume des Somates contre luy conspira et conjura soy soubstrayre de son obéissance; mais bientoust s'en sentit, s'en repentit et s'en retourna en son service en toute humilité. Aultrement tous de male famine périssoient. En quelques compagnies qu'il soyt, discepter ne fault de supériorité et préférence; toujours va devant, y fussent roys, empereurs, voire certes le pape. Et au concile de Basle le premier alla, quoique on vous die que ledict concile fut sédicioux, à cause des contentions et ambitions des lieux premiers. Pour le servir tout le monde est empesché, tout le concile labeure. Aussi pour récompense il faict ce bien au monde, qu'il luy invente toutes arts, toutes machines, tous mestiers, tous engins et subtilitez; mesme ès animaux brutaux il apprend ars desniées de nature. Les corbeaux, les gays, les papeguays, les estourneaux il rend poètes; les pies il fait poétrides et leur apprend language humain proférer, chanter, parler. Et tout pour la trippe.

« Les aigles, gerfaulx, faulcons, saires, laniers, austours,

esparviers, esmerillons, oyseaux, aguars, peregrins, essors, rapineux, saulvaiges, il domestique et apprivoise, de telle façon que les abandonnant en pleine liberté du ciel, quant bon ly semble, tant hault qu'il voudra, tant que luy plaist, les tient suspens, errans, volans, planans, le muguetant, lui faisans la court au-dessus des nues; puy soubdain les faict du ciel en terre fondre. Et tout pour la trippe.

« Les elephans, les lyons, les rhinocerotes, les ours, les chevaux, les chiens, il faict danser, baller, voltiger, combattre, nager, soy cacher; apporter ce qu'il veult, prendre ce qu'il veult. Et tout pour la trippe.

« Les poissons, tant de mer comme d'eau douce, balaines et monstres marins, sortir il faict du bas abisme, les loups jecter hors des boys, les ours hors des rochers, les renards hors des tesnières, les serpens lance hors de terre. Et tout pour la trippe.

« Brief est tant enorme, que en sa rage il mainge tous, bestes et gens, comme feust veu chez les Vascons, lorsque Q. Metellus les assiegeoit par les guerres sertorianes; entre les Sagontins assiesgez par Hannibal; entre les Juifz assiesgez par les Romains; six cents aultres. Et tout pour la trippe.

« Quand Penie sa regente se met en voye, la part qu'elle va tous les parlemens sont clous, tous esdictz mutz, toutes ordonnances vaines. A loy aulcune n'est subjecte, de toutes est exempte. Chascun la refayt en tous endroicts, plus toust se exposant ès naufrages de mer, plus toust eslisans par feu, par mons, par goulphres passer que d'icelle estre apprehendé. »

Que de paraphrases terribles a reçues ce chapitre titanesque. Il y a une trentaine d'années, Darcier faisait venir la chair de poule en chantant le lugubre refrain de la *Marseillaise de la faim* :

On n'apaise pas le murmure
Du peuple quand il dit : « J'ai faim ! »
Car c'est le cri de la nature;
Il faut du pain ! Il faut du pain !

Ce cri, qui ne l'a entendu il y a dix ans, lorsqu'il força Paris à capituler ?

Ainsi le secret de la dive bouteille, c'est les deux piles magonniques, le B et le J (1), c'est-à-dire le boire et le manger. C'était déjà la clef de toute la partie philosophique du poème de Rabelais et celle de toutes les philosophies antiques ; mais la science moderne est venue singulièrement en accroître l'importance, car elle démontre que la base de tout le monde vivant est la cellule, autrement dit un tube digestif, infime serviteur de messer Gaster, mais aussi sourd et aussi impérieux que lui, et dont l'unique loi est le *struggle for life* rendu célèbre par Darwin. Messer Gaster n'est plus seulement le maître des arts, il est maître de la création tout entière ; la lutte pour la vie de la cellule a produit toutes les combinaisons du monde qui nous entoure, et nous assistons encore à la formation de continents produits par un messer Gaster lilliputien qui n'en fait pas moins besogne de géant.

Le ventre, c'est l'architecte, le bon travailleur, que reproduisent si souvent les pierres gravées étrusques sous la forme d'un tronc humain toujours sans jambes et sans bras, et quelquefois sans tête ; du reste, nos musées sont encore remplis de ces divinités de Lampsaque, sans bras ni jambes, représentant exactement ce que Platon entendait par Eros, qui n'était pas l'amour moderne, mais le *désir* ou plus simplement la vie. Il y avait donc conformité complète entre la doctrine de Platon et celle des Gouliards, et cette conformité n'avait pas échappé à Rabelais, car il cite à ce propos un passage d'Euripide, qui, parlant du cyclope ou cabire Polyphème, le fait s'exprimer ainsi : « Je ne sacrifie que à moy (aux dieux poinct) et à cestuy mon ventre, le plus grand de tous les dieux. »

En effet, Polyphème, le plus grand des cyclopes ou des cabires démiurges sans bras ni jambes, n'était autre que messer Gaster en personne. Son nom veut dire : qui *mange beau-*

(1) Cet hiéroglyphe, dont les francs-maçons n'ont pas le mot, s'écrit par un B *romain* ou majuscule et un j en *coulée* de chaque côté d'un niveau, ce qui fait : « boire, mange, colonne, veuille ».

coup, et à chaque carnaval la basoche lyonnaise promenait son effigie sous le nom de *Maschecroûte*, équivalent français du grec *Polyphème*.

Le sixième livre du *Pantagruel* reproduit en hiéroglyphes le mot de la divine bouteille, et explique en même temps ce que c'était que cette bouteille et quel était le sens du mot *lanternois*. Mais comme on a pu s'apercevoir que la clarté n'était cependant pas la qualité dominante de cet illustre langage, je vais me contenter d'en extraire la quintessence et de la délayer en vile prose :

La lanterne humaine, c'est le ventre;
 Il est la raison qui ordonne que chacun travaille;
 Il soumet les humains à des rois qui ne sont que vrais fols,
 Mais il est des raillards qui assurent qu'ils n'ont d'égal
 Que celui qu'un noble ventre a fait éclore.
 Sans peine ils y trouvent la raison
 Que ce fut l'architecte bon travailleur,
 Messire ventre, qui aima et fit crosse et trône.
 Guère n'est fol qui nie le dieu *Bouteille*,
 Gouverne Rome, se garde France *boute elle*.
 A qui reçoit le secret de lire le lanternois,
 Montre que l'huile humaine est bouteille.
 Qui la sert, s'il a soif, boive sec.
 Guères sans vin se peut age supporter;
 Guères joies n'être, si l'ennui n'y laisses.
 Modéré n'use n'y trouve que bonheur.

Tel est ce catéchisme bachique, qui n'est pas après tout bien subversif; il s'est transmis, sans grande altération, jusqu'au bonhomme Béranger, qui a dû être un des derniers Gouliards. Voici maintenant les conditions exigées du néophyte qui voulait être admis dans l'ordre, elles supposent nécessairement un dessinateur :

On doit d'abord faire une œuvre qui prouve
 Que nul autre n'a fait la pareille.
 On ne peut la composer qu'en français
 Sur toutes choses qui se meuvent en l'heure (actualités).

Dans cette planche qu'il n'y ait pas d'autre rime que *poule*.
 On use de cette rime afin que la retrouvant
 Le *maçon* puisse lire ce qu'on a mis dans la planche.
 Le *pourple* a pour fin d'abattre Rome,
 A cette fin qu'il *cherche* à gagner des rois aux Gouliards.
 Qui se dit *pourple* le certifie;
 Que les pairs apprécient le signe qu'il en donne.
 Il doit faire une planche où l'on sente qu'il est habile.
 Si son rébus le mérite, qu'on lui en signe l'acte et le plombe
 (scelle).
 Cet acte doit être une image ornée à jeu de pinceau.
 Il écrit au *Febvre* s'il a sujet de plainte.
 Le *pourple* doit offrir de payer les frais du scel.
 Son but est de *développer* le goût du *fantastique*.

Tout cela annonce une étude si profonde des arts du dessin, que je me demande si c'est bien de Rabelais. Mais pourquoi, après tout, ce règlement n'aurait-il pas été rédigé par lui ? Toute son œuvre atteste qu'il avait analysé à fond l'art de son temps et que c'était par ce procédé qu'il avait lui-même développé son goût pour le fantastique. Il cite les compositions fantastiques de la cathédrale de Strasbourg et surtout celles de l'auteur du *Songe de Polyphile*, en homme pour qui l'art gothique n'avait pas de secrets, et, à propos d'art gothique, ne faut-il pas chercher l'étymologie si contestée de ce terme dans les *Gaults* ou *Gouliards*, plutôt que dans les Goths d'Espagne, qui avaient disparu de l'histoire longtemps avant l'apparition du style qui porte leur nom ? Du temps de Rabelais, *Gault* s'écrivait *gaut* et se prononçait *got*. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'art gothique était bien celui des Gaults et qu'aucune comparaison n'est plus juste que celle de l'œuvre de Rabelais à une cathédrale. On ne peut pas dire qu'elle soit unique, ni isolée; de son temps, et après lui, on a publié un grand nombre de poèmes blasonnés où les figures étaient remplacées par la description. Tels sont notamment les *Dicts moraux pour mettre en tapisserie* de maître Henry Baude, qui ont été réédités récemment.

Voici l'une de ses compositions :

(*Un bonhomme, regardant un boys auquel a, entre deux albres, une grant toile d'araigne.*)

UN COURTISAN.

Bonhomme, dis-moi, si tu daignes,
Que regardes-tu dans ce boys ?

LE BONHOMME.

Je pense aux toiles des araignes,
Qui sont semblables à nos droits.
Grosses mousches en tous endroits
Passent, les petites sont prises.

UN FOL.

Les petits sont subjects aux loys,
Et les grans en font à leur *guise*.

In cauda venenum. Charles de Guise, cardinal de Lorraine, était alors le favori avoué de Catherine de Médicis, ce qui donnait lieu à des milliers de caricatures et de mascarades plus sanglantes les unes que les autres, dont M. Champfleury rapporte un certain nombre dans son *Histoire de la caricature*. Aussi le dernier vers de ce dialogue satirique est le sujet même de la tapisserie, dont la traduction est :

Vile ne dût brûle n'aime reine tel (1).

(On devrait brûler la reine vile qui aime tel (Guise).)

Telle était la menue monnaie de la satire gouliarquesque, et nous verrons que le dix-huitième siècle en a fait un prodigieux abus. Ces petites compositions ne manquent ni de sel ni de malice ; mais de ces bluettes aux grandes compositions de Rabelais, dans lesquelles il n'est pas une virgule mise sans raison, quelle incommensurable distance ! Assurément, son œuvre paraît bien plus colossale et plus prodigieuse, lorsque l'on sait que des édifices titanesques comme le chapitre LVII du livre IV reposent sur des bases fouillées au microscope, comme un bloc de corail ; mais il a si peu besoin de ces argu-

(1) Mot à mot : Vilain. 2 albres loin. Mi (au milieu) araigne teile.

ties gouliarques, que, depuis près de quatre siècles, on en dévore la partie lumineuse, sans s'inquiéter de ce qui grouille dans la partie ténébreuse.

Cependant cette partie ténébreuse est pleine de renseignements non seulement sur l'histoire secrète de son temps, mais encore sur celle des Gouliards, qui valent la peine qu'on se donne pour rompre cet *os médullaire*, et de ce nombre sont les deux chapitres où il est traité des engastrimythes et des gastrolâtres.

Au premier abord on pourrait voir, dans les engastrimythes, le clergé romain ; mais Rabelais était trop savant pour donner sérieusement dans le protestantisme et se mettre à la suite de Luther ou de Calvin. La Réforme ne prit jamais pied dans les pays où les Gouliards étaient en force : 1° parce qu'elle tendait à relever l'aristocratie, que les Gouliards avaient pour mission d'abattre ; 2° parce qu'il ne leur était pas plus difficile de se soumettre, au moins en apparence, à l'ensemble raisonné des dogmes catholiques qu'à l'éclectisme absurde des réformateurs. C'est ce qui explique pourquoi Rome a toujours préféré les *libertins* aux hérétiques. D'un autre côté, les Gouliards, comme les platoniciens dont ils descendaient, tenaient essentiellement à garder la lumière sous le boisseau, car ils sentaient, comme l'événement l'a prouvé du reste, que, s'ils étaient la négation persistante de l'Eglise romaine, ils faisaient cependant partie intégrante de cette Eglise et que le jour où ils la renverseraient, ils périraient, comme Samson, sous les ruines de l'édifice dont ils auraient sapé les deux piliers symboliques. Aussi, dans la partie secrète de son œuvre, Rabelais s'occupe-t-il exclusivement de politique ou des faits des Gouliards, ses contemporains, qu'il a beaucoup plus sévèrement critiqués que l'Eglise de Rome.

En effet, les Gouliards fournissaient toute une clique d'astrologues « divinateurs, ou chanteurs et amuseurs du simple peuple, semblans non de la bouche, mais du ventre, parler et répondre à ceulx qui les interrogeoient ». Ce sont ces engastrimythes que déteste Pantagruel.

Mais il n'aime pas davantage les *gastrolâtres*, dans lesquels

il n'est pas difficile de reconnaître les francs-maçons du parti aristocratique ou de la suite de Diane de Poitiers.

Comment cette grande dame était-elle devenue maîtresse pourpre ? c'est ce que j'ignore ; mais elle devait tenir beaucoup à ce titre, car, au lieu de son blason nobiliaire, c'est son blason de *rose-croix* qui décore à profusion son tombeau et sa chapelle si prodigieusement païenne du château d'Anet.

C'est un écusson dit *cuir* ou *cœur*, supporté par une paire de palmes en sautoir écourtées ou taillées, et surmonté d'une tête d'ange ou *angle*, suivant l'ancienne prononciation.

La lecture est (1) : Pourpre maistresse telle croix signe gueule.

Le cœur contient un croissant avec l'HD enfilés de Henri II, qui en modifie ou *brise* le sens, et ce sens est :

Crime les rois, mie ne se pardonnent faibles.

« Les rois ne pardonnent pas les crimes aux faibles, » ce qui semble faire allusion à la condamnation de son père.

Diane remplissait sérieusement ses devoirs de Gouliarde, car elle avait élevé un hôpital pour les pauvres au fond de son parc d'Anet et elle était très charitable. Mais il faut croire qu'elle imprimait à l'ordre une direction aristocratique qui ne convenait pas à Rabelais, puisqu'il finit par se mettre sous le patronage du cardinal de Lorraine, qui représentait le courant démocratique. Aussi se moque-t-il des gastrolâtres *coquillons*. Cette épithète désignait particulièrement les *maçons*, qui semblent avoir toujours été gens d'action, tandis que les *escribouilles* ou engastrimythes étaient plus particulièrement *clercs* ou gens de plume et de conseil. L'hiéroglyphe spécial des *maçons* était un *limaçon*, ce qui leur avait fait donner le nom de *coquillons* ou gens à coquille ; sous Louis XIII, on les nommait *caquerolles*, nom bourguignon du limaçon.

Il paraît que Diane aimait à bien dîner et servait de son mieux messer Gaster ; c'est à son intention que Rabelais

(1) Cette formule peut s'interpréter aussi : Qui croit en saint Gueule, saint Gal ou saint Gaul. De là est venu le nom de gueule-croix, d'où l'on a fait *rose-croix*.

transforme le classique Maschecroûte des Lyonnais en Manduce. Le Maschecroûte, monté sur un bâton doré et faisant *cliqueter* sa gueule, donnait la devise :

Qu'honore Maschecroûte nait qu'il écoute gueule.

C'est-à-dire : Qui honore Maschecroûte ne doit écouter que sa gueule. En changeant Maschecroûte en *Manduce*, Rabelais disait :

Que normande senescale coûte gueule.

(Que la gueule de la sénéchale normande nous coûte cher!)

Et, comme preuve à l'appui, il donne immédiatement les menus pantagruéliques de la sénéchale, que payait naturellement le pauvre peuple. Aussi se mit-il à dos les deux branches de la famille de Goulia et eut-il grand'peine à publier son quatrième livre. Mais il s'en consolait avec son *pantagruélin*, devise stoïque qu'on est tout étonné de trouver dans cette joyeuse apologie de la boustifaille ; car son sens était

Peine te greve l'y ait ne.

(Qu'il n'y ait pas de peine qui puisse t'atteindre.)

V

Telle était cette philosophie des fils de Goulia, qui se rattachait directement à celle de l'antiquité et n'a rien à voir avec le matérialisme moderne ; car, tout en faisant de messer Gaster le premier ministre de la Fatalité, ou l'*Anankê* grecque, ils ne le considéraient pas comme un dieu.

« Croyez, dit Rabelais, que par eulx ne tenoit que cestuy Gaster, leur dieu, ne feust aptement, precieusement et en abundance servy, en ses sacrifices, plus certes que l'idole de Heliogabalus, voyre plus que l'idole de Bel en Babylone, sous le roy Balthazar. Et non obstant Gaster confessoit estre non dieu, mais paouvre, vile, chetive creature. Et comme le roy Antigonos premier de ce nom respondit à un certain Hermodorus (lequel en ses poësies s'appeloit dieu et fils du

Soleil), disant : « Mon lazanophore le nie, » ainsi Gaster renvoyoit ces matagots, etc. »

Rabelais se moquait donc de ceux qui croyaient qu'il n'y avait rien au-delà de la philosophie des Gouliards et qui prétendaient faire de l'homme l'apogée de l'univers. C'était, du reste, se conformer rigoureusement à la doctrine de Platon, qui disait absolument la même chose d'Eros, dont messer Gaster n'est que la traduction gothique. Platon, c'est le Parthénon avec sa noblesse et sa correction; Rabelais, c'est Notre-Dame avec sa profondeur et les saturnales de son portail. Mais quel est le plus beau des deux? Je ne crains pas de dire que c'est Notre-Dame, car l'art moderne regagne largement du côté de la vie ce qu'il perd du côté de la sérénité.

A côté de cette philosophie qui leur était commune avec tous leurs prédécesseurs, les Gouliards possédaient une mythologie d'autant plus intéressante qu'elle était absolument autochtone, c'est-à-dire gauloise, et qu'elle se perd dans la nuit des temps.

Cette mythologie semble originaire du Limousin plutôt que de la Picardie, comme on serait porté à le croire par le nom de *picaresque*, donné à leur langage. Mais ce nom de *picard* ne désignait pas dans l'origine une race ni une province particulière et il était synonyme de *pouhier*, qui voulait dire *enfant du pays*. Les *Gaults* se servaient de la langue gauloise, telle semble être l'étymologie la plus vraisemblable de leur nom. Ce nom était celui du coq, qui veut dire *rouge*; aussi le traduisaient-ils le plus fréquemment par *pourple*. Mais l'hiéroglyphe le plus ancien de ce mot était un *papillon*, qui se dit en limousin *parpaille*, d'où est venu le nom de *parpaillot*, appliqué aux protestants, qui furent d'abord confondus à tort avec les Gouliards. Du reste, cet hiéroglyphe a beaucoup varié et sur les assiettes révolutionnaires il est remplacé par un parapluie rouge.

L'objet de leur vénération, du moins apparente, était un *sépulcre*.

Une caricature, dirigée contre le chancelier Letellier, père de Louvois, et reproduite par M. Champfleury, p. 181, re-

présente ce personnage en Goguelu hôtelier. Mais le fond de cette charge n'est rien moins que comique ; car c'est une menace de mort, écrite en lanternois on ne peut plus clair : elle se compose de quatre vers :

Ecrit tel crime l'argue gault, Letellier
Garde ait tourment, il boute ne pourple,
Mie ne se touque foi ne l'est sépulcre,
Ou t'assassinent, femme, fils, fille.

« Tel Gault que Letellier accuse de crime lui écrit qu'il se garde de mettre un pourple à la torture, qu'il ne touche à ceux qui ont foi dans le sépulcre, ou ils t'assassinent femme, fils, fille. »

Ce dernier vers est écrit par une hotte, un chat, un chien, une femme, un fils, une fille. *Hotte, chat, chien* font : ou t'assassinent. Comme la mère loge exerçait un contrôle sur les productions de ses membres et veillait à ce que leurs rébus ne fussent pas trop faciles à deviner, afin que le secret ne s'en divulguât pas, il fallait qu'elle tînt cette fois à être comprise, et Letellier dut se conformer à l'avis. Mais qu'était ce sépulcre dont il est si souvent question dans les œuvres des Gouliards et qui est passé dans la franc-maçonnerie moderne ? Son hiéroglyphe le plus habituel est une *pile à tête carrée*, *chef pile carré*, et la grande occupation des Gouliards était soi-disant de construire ce sépulcre. Ils le nommaient le *sépulcre de Gaufre*, qui semblait être le nom du prince Vaifre ou Gaïfre d'Aquitaine, lequel figure dans nombre de romans de chevalerie comme le représentant des classes populaires ; puis ce nom s'est métamorphosé en celui de *Jeoffrin*, qui a fini par devenir à une époque très moderne le *Juif errant*. Mais, au fond des dogmes gouliaresques, il y avait toujours une grosse farce gauloise et, suivant le degré d'initiation, on faisait adorer au néophyte un diable qui se nommait *Crespelu*, ou on lui apprenait que le Christ n'avait jamais existé et que Paul, c'était le Christ (*c'est Paul Christ*). Mais le véritable sépulcre était le dernier degré de l'initiation de celui qu'on recevait maître *pourple*, et on lui apprenait que le *sépulcre*,

c'est *ce que crie la poule*. Or, ce que crie la poule, c'est *glou*, et je crois que les francs-maçons modernes gloussent encore en son honneur. Cela nous ramène au nom même des Gouliards et à leur signe de croix. Ils adoraient la gueule, qui est le tombeau des *gaufres* : ainsi nommait-on primitivement ce que nous nommons aujourd'hui le *pain à chanter* ou *pain enchanté* et ce que les anciens nommaient *azyme*, et ils rimaient tous leurs vers en L en l'honneur de la poule, qui avait, du reste, joué un grand rôle dans la mythologie celtique, sous le nom de *koridwen*. Mais, comme l'hiéroglyphe le plus habituel de l'objet de leur vénération est une *poêle à frire*, je crois que cet ustensile passait encore dans leur estime avant le gallinacé. Du reste, les peuples de la Palestine avaient la même vénération, non pas pour notre poêle moderne qui leur était inconnue, mais pour la pierre plate sur laquelle ils cuisent encore leurs galettes et qui en limousin a laissé son nom à l'ustensile de tôle que les progrès de la civilisation lui ont substitué et qui s'appelle toujours une *tuile*.

Nos ancêtres de l'âge de pierre, de même que les Arabes de la Palestine moderne, plaçaient cette tuile, ou pierre plate, sur deux autres qui lui servaient de piles et ils construisaient ainsi un dolmen en miniature sous lequel ils allumaient du feu. Quand la pierre de dessus était chaude, on la graissait, ce qui lui avait fait donner le nom de *christ*, et l'on cuisait dessus les galettes. Les Palestiniens d'aujourd'hui cuisent encore les leurs pour tout l'été, avant de partir pour leurs pâturages, et suspendent ensuite la pierre du foyer à un clou. C'est le crucifiement du panetier qui a fourni deux ou trois légendes à la Bible et se célèbre encore à Chypre, à la fête des Azymes, en jetant sur le toit la poêle qui a servi à faire des crêpes.

En fermant par derrière l'édifice culinaire primitif que j'ai décrit plus haut, on obtenait un four. Or, en déplaçant le dolmen d'Aulnay pour y faire passer un chemin de fer, on vient de se convaincre que ce monument, construit sur le modèle des fours de l'époque de pierre, avait non seulement servi de sépulcre, mais que les cadavres qui y avaient été dé-

posés y avaient été incinérés, après l'avoir rempli de bois sec auquel on avait mis le feu : en d'autres termes, qu'il avait été construit expressément pour répondre aux usages d'un four et pour opérer sur les cadavres soit par dessiccation, soit par combustion.

Ceux qui ont construit le dolmen d'Aulnay adoraient donc le *four* et étaient des francs-maçons ou plutôt des *fourmaçons* ; car les Gouliards, dans leur écriture figurée, écrivent toujours *fourmaçon* ou *frimaçon* et jamais *franc-maçon*. C'est sous cette forme que ce mot s'est conservé dans les langues orientales, et si les Anglais en ont fait *free mason*, c'est par corruption. En rapportant d'Angleterre la franc-maçonnerie moderne, qui est très différente de l'ancienne, malgré un assez grand nombre de traditions communes, on a traduit *free* par *franc*, mais c'est à tort : les francs-maçons du moyen âge étaient des constructeurs de voûtes, en latin *fornix*, en français *four* : dans l'origine, on donnait le nom de *four* ou *frise* à la pierre plate que nous nommons *architrave* et qui réunit deux piles ou colonnes, parce qu'elle rappelait celle sur laquelle on faisait frire les galettes. Ce ne fut que fort peu de siècles avant notre ère, au moins en Occident, que l'on connut la voûte en plein cintre, qui, d'abord employée à faire des fours, le fut ensuite sur une plus large échelle dans les édifices publics, sans être admise dans les temples païens, qui jusqu'à la fin conservèrent l'architrave. On peut remarquer, au contraire, que toutes les églises chrétiennes qui sont l'œuvre des francs-maçons, ou plutôt *fourmaçons*, se terminent, sans exception aucune, par *un* ou *trois fours*, auxquels on donne le nom d'*abside*, qui veut dire absolument la même chose en grec. Bref, le plan des églises les plus anciennes qui n'ont pas de transept est identiquement celui du four banal de la même époque, tandis que le type oriental est presque toujours une rotonde. Les architectes du moyen âge, qui étaient tous Gouliards sans exception, ont donc construit tous les édifices chrétiens sur des plans qui ne l'étaient guère, et ils ne se sont pas bornés à cela, car leurs hiéroglyphes n'ont rien respecté, surtout les papes. A Rome, chez eux, les chefs

de l'Eglise romaine se sont contentés de se servir de l'écriture des Gouliards pour les réfuter dans la même forme et je crois, sans avoir eu toutefois l'occasion de le vérifier, qu'ils n'ont jamais admis le style des Gouliards dans leurs basiliques pontificales, mais qu'ils ont conservé le style grec, qui a dû leur être transmis par les premiers apôtres.

Quant aux églises primitives, on sait que, par leur destination, elles étaient plutôt ce que nous nommerions des *maisons communes* que des temples, et qu'elles ont conservé jusqu'à un certain point ce caractère en Italie, puisque, dans une église de Forli, légation pontificale, j'ai vu de mes propres yeux donner un concert en l'honneur d'une sainte qui ne figure certainement sur aucun calendrier, sainte Loterie. Il en est de même en Orient, où l'église proprement dite est séparée de l'endroit où se tient le peuple par une véritable muraille, nommée *iconostase*. Mais même en tenant compte de toutes ces différences, l'Eglise romaine, qu'on nous dépeint au moyen âge comme si intolérante, accordait aux Gouliards des libertés, ou plutôt des licences, qui dépassaient toutes les bornes.

Ce fut l'autorité civile qui finit par défendre les mystères qui se jouaient primitivement dans les églises, à cause non pas tant des plaisanteries licencieuses que des mordantes satires que l'usage de la langue lanternoise permettait d'y introduire, et nous verrons plus loin que ces satires s'étaient perpétuées parmi les comédiens de l'hôtel de Bourgogne. On pouvait objecter qu'avec cette langue on n'a d'autre ressource que de clore la bouche aux gens; et encore parleront-ils avec n'importe quoi, comme les muets des sultans, qui avaient inventé une langue par signes que tout le sérail connaissait quatre ou cinq siècles avant l'abbé de l'Epée, et, en second lieu, que tout cela était lettre close pour les non-initiés.

Mais il n'en était pas de même de la messe de l'âne, dont les bouffonneries étaient à la portée des plus ignares; et enfin, le latin était une langue assez répandue à cette époque pour qu'il fût étrange d'entendre dans les églises des cantiques comme celui-ci :

Honor Jovi cum Neptuno.
 Pallas, Venus, Vesta, Juno,
 Miræ sunt clementiæ.
 Mars, Apollo, Pluto, Phœbus
 Dant salutem læsis rebus
 Insitæ potentiæ.

On a prétendu que le dixième siècle, que les Anglais nomment *the dark age*, avait été un siècle d'épouvante, qui, dans l'opinion populaire, devait se terminer par la fin du monde. Mais il est reconnu aujourd'hui que cette légende est tout à fait moderne et que le dixième siècle a été au contraire une période de grande activité artistique et intellectuelle, outre qu'il a été celui de la réorganisation de la plupart des corporations de métiers ou bougeoisies et qu'il a vu, sinon naître, du moins apparaître à la lumière ces Gouliards qui en étaient la quintessence et n'engendraient certainement pas la mélancolie. Nos pères n'étaient donc pas aussi rechignés ni aussi écrasés par la papauté qu'on veut bien le dire. La société de Goulia s'ouvrait à tout le monde : nobles et manants, riches et pauvres, Français et étrangers, hommes et femmes, clercs et laïques, et la papauté la tolérait comme une soupape nécessaire, n'ayant jamais poursuivi que les clercs proprement dits qui déshonoraient leur ordre par leur vagabondage et leur vie crapuleuse, et qu'elle punissait par l'exclusion des privilèges attachés au cléricat.

Je ne puis terminer cet aperçu sur un sujet si vaste et si peu exploré sans dire un mot de la hiérarchie adoptée par les fils de Goulia. Ils comptaient par piles, comme nous aujourd'hui par galons, avec cette différence que le nombre des piles décroissait à mesure que l'on montait en grade. Ces grades étaient au nombre de cinq : IIIII, IIII, III, II, I.

Cinq piles, ou *simple*, qui, en limousin, veut dire *imbécile*, étaient la désignation du vulgaire ; quatre piles se disaient *carpal* ou *crapaud*. Chez les maçons on donne encore ce nom aux apprentis. Les *trois piles* correspondaient au rang de *trépelu* ou maître ; on dit encore un *brave à trois poils*. *Deux piles*, ou une *paire de piles pourples*, correspondait aux cardinaux

de l'Eglise de Rome ; et enfin, la *pile unique* était réservée au Grand Architecte ou à la Divinité ; si elle était surmontée d'un chapiteau carré, elle désignait le *sépulcre*. Les pourples étaient membres de la *mère loge*, qui semble avoir été unique et s'est toujours tenue à Paris. Cette unité de foyer expliquerait comment l'ordre a pu procéder à sa dissolution sans laisser nulle part de rejets.

VI

Il me reste maintenant à signaler l'influence des Gouliards sur les événements historiques partout où elle s'est affirmée visiblement, depuis le dixième siècle jusqu'à la Révolution française.

Tant qu'ils restèrent confinés dans les monastères carlovingiens et qu'ils n'eurent pour battre en brèche la société d'autres armes que des chansons latines ou les rébus qu'ils griffonnaient sur les chapiteaux et les porches des églises, cette influence fut à peu près nulle. Mais dès qu'ils se répandirent dans les universités en partie laïques qui succédèrent aux écoles exclusivement monastiques de Charlemagne, cette influence s'élargit immédiatement dans des proportions considérables. Abailard était Gouliard. Il fut dénoncé comme tel par saint Bernard au pape Innocent II, et le châtement qui lui fut infligé par son oncle, le chanoine Fulbert, était une des peines édictées par les Gouliards contre ceux de leurs frères qui séduisaient la fille de leur hôte ou de leur patron. A peine Philippe-Auguste eut-il fondé l'Université de Paris qu'il est question des Gouliards. En 1229, sous la régence de Blanche de Castille, mère de saint Louis, il y eut une rixe entre des clercs ou étudiants de l'Université, car alors ces deux mots étaient synonymes, et des cabaretiers du faubourg Saint-Marcel. Battus le premier jour, les clercs revinrent le lendemain armés d'épées et de bâtons et malmenèrent les Saint-Marcellois. Leur seigneur, le prieur de Saint-Marcel, porta plainte au légat et à l'archevêque, qui la transmirent à la régente. « Celle-ci, dit la chronique latine de Mathieu Paris,

poussée par l'impétuosité naturelle aux femmes et la violence de son caractère, ordonna aussitôt aux prévôts de la Cité et à quelques-uns de ses gardes de s'armer immédiatement, de sortir de la ville et de châtier sans miséricorde les auteurs de ces violences. » Cet ordre fut exécuté avec une cruauté inouïe. Les clercs que l'on trouva occupés à se divertir hors des murs et qui ne se doutaient de rien, la plupart étant étrangers aux désordres du faubourg Saint-Marceau, furent égorgés et pillés et les survivants se sauvèrent dans les vignes et les carrières. Parmi les blessés se trouvèrent deux étudiants de haut lignage, dont l'un était Flamand et l'autre Normand. Les hauts dignitaires de l'Université allèrent demander justice à la reine ; mais elle leur fut déniée par cette princesse à l'instigation de l'archevêque et du légat. Alors l'Université se mit en grève, et élèves et professeurs se dispersèrent, maudissant l'orgueil de la reine et du légat, qu'on accusait de relations coupables.

« A cette occasion, dit Mathieu Paris, des serviteurs, des esclaves, ou ceux que nous avons l'habitude d'appeler Gouliards, composèrent des vers satiriques en latin. »

Je passe le premier distique cité par le chroniqueur, comme trop cru, même en cette langue. Il devait être l'œuvre de quelque domestique ou cuistre universitaire. Voici le second :

Clere tremisco metu, quia vis contemnere me tu,
Perfundor fletu, mea damna fleo, tua fle tu.

Rabelais n'aurait pas désavoué cette poésie cocasse, qui, en latin, ne signifie pas grand'chose ; aussi doit-elle se lire en français lanternois, et alors elle devient tellement salée, que je dois me borner à en citer le premier vers :

Clair est Rome est qui me tue.

Il est clair que c'est Rome qui me tue. Le sens du reste est que, la reine et le légat ayant tué leur enfant, il fallait qu'ils tuassent. On voit par cet exemple que Rabelais n'avait inventé ni le lanternois ni la manière de s'en servir.

La famille de Golias prit un énorme développement à l'époque des croisades, auxquelles elle fit cependant une op-

position acharnée, car, de sa nature, elle n'était pas plus belliqueuse que Panurge, qui représente si exactement dans le second livre de *Pantagruel* l'écolier des universités du moyen âge. Malgré cette opinion, les Gouliards passèrent la mer en nombre considérable, non comme guerriers, mais comme architectes et artisans, et ils couvrirent l'Orient de monuments de leur style, qui s'y modifia par l'adoption de l'ogive, dont on se servait à Chypre depuis le septième siècle. Ils y trouvèrent d'autres francs-maçonneries fondées à peu près sur les mêmes principes que la leur, et notamment celle des Druses, qui existe encore, et de ce contact naquit l'ordre mixte des Templiers, qui était un Etat dans l'Etat avec ses trois classes de frères soldats, prêtres et artisans. Les francs-maçons modernes ont la prétention de descendre des Templiers. Mais ceux-ci étaient de vrais Gouliards, non seulement étrangers, mais hostiles à toute tradition biblique. Ils étaient rigoureusement classés par profession, comme les Gouliards. Et le mélange d'individus de professions diverses, qui creuse un abîme entre les francs-maçons modernes et les Gouliards, ne remonte pas au-delà de Cromwell. La légende biblique d'Hiram est également d'origine protestante, car, de même que les autres Gouliards, les Templiers repoussaient l'Ancien Testament et étaient véritablement païens. Ce que l'on a conservé de leurs symboles ne laisse aucun doute à cet égard, tandis que les francs-maçons du rite écossais ne sont que des protestants un peu plus radicaux que ceux de l'Eglise officielle (1).

On sait que les Templiers avaient conquis une influence énorme tant en Orient qu'en Occident, et qu'ils furent détruits par Philippe le Bel, malgré la résistance désespérée de Clément V. Ce pontife savait très bien qu'ils étaient païens ; mais Rome n'a jamais essayé de son propre mouvement de supprimer ni même de gêner les Gouliards, et elle préférerait ce

(1) Les Gouliards avaient conservé l'ancienne légende grecque du riche assommé par le pauvre au chant de la poule, et qui doit renaître gueux pendant que le pauvre prend sa place ; mais ils avaient oublié complètement son caractère solaire, pour lui donner une interprétation politique et sociale qui devait se réaliser en 1793.

genre d'opposition occulte à une opposition beaucoup moins radicale, mais publique. La politique des Gouliards était celle des Druses ; extérieurement, ils se soumettaient à la religion établie et Rome ne leur en demandait pas davantage.

Il s'écoula un peu plus d'un siècle entre la suppression des Templiers et la découverte de l'imprimerie, et, pendant ce temps, les Gouliards ne firent guère parler d'eux. Il est possible cependant qu'ils n'aient pas été étrangers au mouvement d'opinion qui suscita la mission de Jeanne d'Arc ; et, en tout cas, Charles VII était Gouliard, car il composa de ses propres mains le blason de la Pucelle, ce qu'il était impossible de faire sans être initié. Le roi René de Provence l'était également, et il dut en être de même de Louis XI, à en juger par sa politique vis-à-vis de la féodalité, qui était la bête noire de la famille de Goulia. A partir de ce règne, son action se manifeste avec une intensité croissante. Elle devient l'un des grands pouvoirs de l'Etat et il est très facile de suivre ses traces, grâce aux innombrables estampes ou aux livres dans lesquels elle a consigné ses bizarres décrets.

Fort heureusement pour ces excentriques annales, elles possèdent en dehors de leur valeur historique une valeur d'art et de curiosité qui les a fait rechercher de tout temps par les collectionneurs, même profanes. Déjà, au seizième siècle, les *grotesques*, qu'on écrivait alors *crotesques* ou *crotestes*, avaient une place d'honneur dans toute bibliothèque sérieuse ; et, comme le fait très judicieusement remarquer feu M. Viollet-Le-Duc, il ne faut pas confondre le *grotesque* avec la *caricature*. Cette dernière est toujours un portrait plus ou moins enlaidi, tandis que le *grotesque* est toujours une écriture qui, sous une apparence plus ou moins fantastique, traite la plupart du temps de sujets complètement étrangers à ceux qui semblent être le thème de la composition choisie par l'artiste.

La plus grande partie des pièces qu'a recueillies M. Champfleury dans son *Histoire de la caricature* depuis le seizième siècle jusqu'à Louis XVI, sont des grotesques et non des caricatures ; mais, comme il les présente au lecteur dans leur ordre chronologique, il se trouve avoir réuni tous les maté-

riaux nécessaires pour une histoire de la famille de Goulia dans les temps modernes.

Presque toutes ces pièces sont politiques, à commencer par la plus ancienne, qui est datée de 1496 et est dirigée contre Alexandre Borgia. Le sujet représente un monstre ou une chimère moitié âne et femme, qui n'a aucune prétention à charger le père de la fameuse Lucrece. Elle ne mentionne qu'un fait curieux, à savoir, que ce pape était *pourple* ou Gouliard : *oncques plus menteur, sans foi, l'eut pourple*. Plus tard, Luther l'a rééditée, mais avec des modifications qui la rendent tout à fait impersonnelle et en changeant considérablement le sens. (*Histoire de la caricature*, par Champfleury, p. 66.)

Une autre chimère, composée d'outils, représente le pape Paul III, dont le nom est écrit par le *pot au lait*, le *plat* et la *pale* qui lui tiennent lieu de visage. Il a pour *tiare* une *cloche*, ce qui fait *cloche-tiare* pour *clystère*, et l'on y dit qu'il mérite des éloges pour avoir pris un clystère de réforme. Cette pièce, éditée en Allemagne, est excessivement mordante et tout à fait digne de Rabelais, qui publiait à la même époque son quatrième livre de *Pantagruel*. Si la composition n'est pas de lui, elle est certainement d'un de ses meilleurs disciples. (*Histoire de la caricature*, p. 75.)

J'ai dit que le *Pantagruel* et beaucoup de pièces de la même époque contenaient l'histoire d'un des événements les plus importants des siècles modernes, celui du refus par les Gouliards parisiens de se rallier aux luthériens; ils persévérèrent dans la même voie pendant tout le seizième siècle, et une miniature des *Tristibus Galliae* (*id.*, p. 91) n'est autre qu'une excitation au massacre des huguenots, qui sont représentés avec des têtes de chien, ce qui est l'hiéroglyphe gouliard de l'assassinat.

Une série d'estampes populaires de 1594 est au contraire dirigée contre la Ligue et contre le pape Clément VIII, dont le nom est écrit par un collet et une mante (col-mante); elles se rapportent à la conversion de Henri IV et révèlent un fait assez curieux, à savoir : qu'elle aurait été conseillée et négociée

avec le pape par un recteur protestant, probablement le chapelain du Béarnais. (*Id.*, p. 147, 149, 150.)

Mais ce qui est beaucoup plus rare que les estampes gouliaires, c'est un spécimen de ces scénarios ou charades qui les remplaçaient. M. Champfleury en cite plusieurs, et notamment une représentation à l'hôtel de Bourgogne dont l'Estoile a conservé le souvenir.

C'était le 26 janvier 1607 ; Henri IV y assistait avec sa cour, et les comédiens jouaient une farce à propos de l'impôt des tailles. Une femme du peuple allait chercher son mari au cabaret, disant qu'il dépensait dans cet endroit la somme qu'il fallait payer au roi. « A quoi bon faire des économies qui n'entreraient pas dans ma poche ? répondait le manant ; j'aime mieux boire à ma soif, au moins de ce vin-là le roi ne percevra pas une goutte. » Alors arrivaient trois officiers de justice qui, ne recevant pas d'argent, se mettaient en mesure de saisir le mobilier du pauvre ménage et, entre autres, un coffre sur lequel était assise la femme du vilain. Elle s'obstinait à ne pas se lever du meuble. Commandement de par le roi de faire l'ouverture de force. Le couvercle était levé pour inventorier les objets contenus dans le coffre ; alors trois diables s'en échappaient, qui emportaient les officiers de justice.

Les magistrats firent arrêter et conduire en prison les acteurs assez hardis pour jouer de telles farces à la barbe du roi ; mais celui-ci les fit sortir de la geôle, disant qu'il leur pardonnait d'autant plus volontiers qu'ils l'avaient fait rire « voire jusqu'aux larmes ».

La réponse était à la fois spirituelle et mélancolique ; mais les comédiens avaient bien compté sur l'indulgence du roi, car cet impromptu, qui avait surpris tout le monde, et n'entrait pas certainement dans le programme habituel de l'hôtel de Bourgogne, n'était ni plus ni moins qu'un avis de la mère loge, où il n'était pas question de tailles et d'impôts, mais de la duchesse d'Entraques.

Ce genre de charade, que M^{me} de Metternich a essayé récemment de renouveler à Compiègne dans des proportions plus modestes, se lisait ainsi :

Taverne, vieille, vilain — trois guets (gens de justice), logis — taille, demande — boîte sied vieille guet ouvre, inventorie — emporte diable trois.

Ce qui donnait les trois vers suivants :

Te voir ne veult, vile Entragues, loge,
Telle demande boute se veuille,
Gouverne vint, tromper l'aide belître.

Ainsi la loge ordonnait à Henri IV en termes passablement impératifs d'avoir à débouter de sa demande la duchesse d'Entragues, qui voulait faire nommer gouverneur de Paris le belître avec lequel elle trompait le brave Béarnais.

Henri IV devait comprendre ce langage, car il était Gouliard, fils de Gouliarde. Sa fameuse plaisanterie de la poule au pot est une pure facétie gouliarde; *poule au pot* est l'anagramme de *peuple* pot-poule, dont l'hiéroglyphe le plus fréquent est un *pied de poule*.

Sa mère n'était pas moins adonnée aux *devises*, c'est-à-dire à la manie d'écrire en rébus, qui était si générale à cette époque; et, comme elle n'était pas moins anticatholique, elle arracha d'une tapisserie, qui lui avait été léguée par la reine Marguerite, un carreau qui représentait la messe, pour lui substituer de sa propre main un renard, lequel se tournait vers le peuple et, faisant une horrible grimace et des pattes et de la gueule, disait ces paroles : *Dominus vobiscum*. Cela signifiait en langue gouliarquesque : « Ecrit telle Rome ne se renie elle », elle écrit qu'elle renie Rome.

Un des faits les plus importants qu'éclaircissent les caricatures, ou plutôt les grotesques contemporains, est le véritable motif pour lequel Concini fut tué le 24 avril 1617 par Vitry, capitaine des gardes de Louis XIII. Après cette exécution qui avait l'air d'un assassinat, il circula dans les rues de Paris une série de planches anonymes ayant pour titre : *Mythologie des emblèmes de* ***. Dans toutes se retrouve un écureuil, qu'on a cru représenter Concini; mais c'est l'hiéroglyphe des *maçons* de ce temps, qui se nommaient *caquerolles* (queue écu-

reuils) (1), comme ceux du temps de Diane *coquillons*. Ces planches expliquent aux initiés que Vitry les a *rimaillées* par ordre du *lis salulaire* (le roi), pour faire savoir que Concini a été tué parce qu'il avait révélé au pape que le roi patronnait les *caquerolles*, et que la mère loge ne voulait pas que Rome mît le nez dans les affaires des maçons. Le nom de Vitry y est écrit par un *vitrail*, et celui du roi par un *lis* avec de *l'eau qui tombe à terre* (lis, chet l'eau terre); c'est la traduction des armes de France : *d'azur à trois lis d'or*, ce qui donne : *écrit tel souffre, salulaire est lis*. On fait en effet de cette fleur royale un baume contre les brûlures, dont j'ai eu l'occasion d'apprécier l'efficacité chez quelques vieilles douairières; mais j'avoue que, sans le commentaire imprévu de Vitry, je n'aurais jamais traduit l'écu de France. (*Id.*, p. 197, 199 et 203.)

Ainsi Louis XIII était Gouliard, et il en fut de même de Richelieu, qui était une créature de Concini, et de Mazarin, qui fut une créature de Richelieu; aussi M. Champfleury remarque-t-il que ces trois personnages, qui ont été fort chansonnés par la noblesse, ont été épargnés par les faiseurs de caricatures par la raison toute simple que tous étaient de la *coterie du bâtiment*.

Du reste, les règnes des princes et des ministres gouliards se reconnaissent aisément à la fermeté avec laquelle ils tinrent la balance égale entre les catholiques et les protestants ou plutôt entre Rome et la Réforme, qu'ils n'aimaient ni l'une ni l'autre, et surtout à la persistance qu'ils mirent à abattre l'aristocratie. Les débuts du règne de Louis XIV furent gouliards, à la fin ce furent les jésuites qui prévalurent et le Roi-Soleil ainsi que M^{me} de Maintenon furent très maltraités par les caricaturistes. Ce genre de composition prit à cette époque un immense développement, tant en France qu'en Hollande, mais bien moins au point de vue satirique qu'à celui de donner des nouvelles de la cour à la spéculation. Néanmoins, la mère

(1) Cet écureuil figurait déjà un siècle auparavant dans les fresques de Raphaël.

loge continua à être consultée, et à émettre son avis quand elle ne l'était pas.

Il en fut de même sous Louis XV. Les Gouliards régnèrent avec M^{me} de Pompadour, qui était maîtresse pourple de la mère loge, ni plus ni moins que Diane de Poitiers, et l'on peut s'en apercevoir à la publication de l'*Encyclopédie* et à l'expulsion des jésuites. A cette époque, les Gouliards devaient être excessivement nombreux et leur langage très répandu, car on trouve dans un pamphlet contre M^{me} du Barry un projet d'ordre chevaleresque qu'on lui prêtait et dont les insignes devaient être : *un concombre brodé sur la poitrine avec deux excroissances bien marquées* (1).

Des plaisanteries de cette sorte trouvaient donc un public assez nombreux pour s'en amuser, aussi bien à la fin du dix-huitième siècle que du temps de Rabelais; si personne ne possédait le génie du curé de Meudon, il ne manquait pas d'esprits de plus courte haleine pour marcher sur les traces de maître Henry Baude, et l'*Encyclopédie carcassière, ou Tableaux des coiffures à la mode, gravés sur les dessins des petites maîtresses de Paris*, Paris, 1763, est un pamphlet qui peut aller de pair avec les *Dicts moraux pour mettre en tapisserie*.

M. Champfleury reproduit d'après Bachaumont celle de la duchesse de Chartres, mère de Louis-Philippe, véritable écriteau d'infamie qu'elle devait porter avec la plus parfaite innocence. Les coiffeurs d'alors étaient non seulement des artistes, mais des poètes satiriques souvent très mordants, qui écrivaient en devises, sur la tête de leurs confiantes clientes, les révélations les plus indiscretes sur les secrets de leur vie privée, et j'aime à croire les plus calomnieuses.

Il ne faudrait pas moins d'un volume pour esquisser le rôle des Gouliards pendant la Révolution, où ils périrent avec l'ancienne bourgeoisie, dont ils étaient l'élite, comme ces faucons qui ont coiffé un héron et tombant avec lui se brisent les reins de la même chute. D'ailleurs, tout ce que je sais jus-

(1) Il ne m'est pas possible de donner la traduction de cette plaisanterie trop gauloise, qui fait la paire avec le blason infamant donné par d'Hozier au père de la Pompadour : « De gueules a 2 bars d'or adossés ».

qu'à présent de la fin des Gouliards, c'est que leur association, qui avait duré dix siècles, se suicida volontairement, et que les survivants semblèrent heureux d'être débarrassés de l'obligation qu'elle leur imposait de mettre une devise dans toutes leurs compositions.

Il n'est pas dans mon intention d'examiner en ce moment ce que l'art y perdit, je me bornerai à signaler leur dernière apparition dans le domaine de la politique.

Le roi Louis XVIII était Gouliard, ainsi que le prouve son règne et le titre d'un opéra qu'il composa, qui était *Panurge dans l'île des lanternes*. Trois jours avant l'assassinat du duc de Berry, il reçut un message mystérieux dans lequel on lui disait de faire prendre à Sainte-Geneviève un éclat d'albâtre oriental sur le tombeau (sépulcre) du cardinal Caprara, et puis de faire prendre à la Bibliothèque royale un *Saint Augustin*, édition de 1669, et d'en ouvrir le septième volume à la page 404-405, entre lesquelles on trouva une feuille de papier percée de découpures bizarres, composant une grille qui, appliquée sur la page où elle se trouvait, donna les mots suivants :

Roi, l'on te trompe; tu es trahi par ton ministre et par le PP de son S; moi seul puis te sauver.

MARIANI.

Si le roi voulait être plus amplement renseigné, on l'avertissait qu'il n'avait qu'à coller trois pains à cacheter en triangle sur la porte vitrée de son cabinet de travail.

Quant à ce signe de reconnaissance, il désignait un Gouliard et se traduisait :

Vite réponds gaufre n'être en gueule.

Le pain à cacheter était pour les Gouliards du pain *gaufré*.

La première partie de ce message gouliard est très obscure, et la preuve, c'est que Louis XVIII ne semble pas avoir réussi à la déchiffrer. Comme l'interprète qui vient après lui se trouve bénéficier des lumières apportées par les événements accomplis, je crois qu'on peut en proposer l'interprétation suivante :

Sont osent neveu vauriens tels
 L'abattre culte est sépulcre, qu'ordonne eulx
 Qu'apprirent bibliothèque l'écrit lui,
 Enceinte auguste, ne mie laisse.
 Sabsente neveu, dis tienne se veuille
 Homme carrosse, n'eut crime, fils
 Corse ne sang relève, empire l'eut.

Je présume que l'on doit traduire :

Parmi ceux qui ont le culte du sépulcre, il est tels vauriens qui songent à ordonner d'abattre ton neveu. On l'apprit à la bibliothèque, d'où on écrit qu'une (dame) enceinte auguste ne laisse pas s'absenter ton neveu ; dis qu'on tienne un homme qui veille sur son carrosse, de peur qu'il n'y ait crime qui relève le sang du fils du Corse et que l'empire ne revienne.

Le commencement de cet oracle pythien permettrait de supposer que c'était le duc de Berry qui songeait à ordonner la destruction du *culte du sépulcre*. Mais ceci n'aurait pu s'entendre que du rite oriental que Napoléon avait institué pour battre en brèche le rite écossais dans lequel il avait été simple maître. Il s'était convaincu par lui-même que le rite écossais, dont la grande maîtrise était en Angleterre, n'avait jamais travaillé qu'à l'extension de l'influence protestante, et le *Grand Orient français* avait pour mission de relever l'influence catholique (1). L'établissement du Grand Orient semble coïncider avec la dissolution de l'ordre des Gouliards, dont la plupart durent se rallier à la nouvelle association en renonçant à leur écriture secrète. Le Grand Orient, étant de création impériale, aurait pu avoir intérêt à supprimer le duc de Berry, et réciproquement, mais la seconde partie du message envoyé au roi détruit cette hypothèse. Il est relativement très clair et doit se lire :

Roi, l'on te trompe ; tu es trahi par
 Ton ministre et par le propre amant

(1) Je tiens cet important détail historique du regrettable M. de Saulcy, qui était 33° degré du rite écossais et avait eu l'occasion de vérifier par lui-même les affinités de la maçonnerie occidentale avec celle des Druses.

De son Hermance ; moi seul peux te
Sauver *assassins italiens*.

Ces deux derniers mots sont seuls difficiles à deviner. *Mariani* ne veut rien dire, sinon que c'est un *sous-seing italien*. Il en résulte que ceux qui ont ordonné l'assassinat du duc de Berry étaient des Gouliards engagés parmi les *carbonari* et qu'ils devaient être vieux, le culte du sépulcre n'ayant pas fait de prosélytes dans ce siècle-ci. Ainsi s'explique l'*Eloge de Louvel* par un ancien *carbonaro*, aujourd'hui ministre des affaires étrangères, et un Gouliard, qui était peut-être bien *Carle Vernet*, — car le mot que j'ai lu *vaurien* peut se lire *Vernet* (1), — aurait mis la dernière main à l'œuvre des fils de Goulia, en achevant de détruire l'ancien ordre de choses, puisque l'on comptait que le duc de Berry mourrait sans postérité. Avec lui finissent les annales hiéroglyphiques de la France, mais elles sont autrement intéressantes que celles de l'Égypte ou de l'Amérique centrale et elles attendent aussi leurs Champollions.

G. D'ORCET.

(1) Cette opinion est d'autant plus probable, que l'éclat d'albâtre devait être un serre-papier carré (carrelé) qui donnait le nom de Carle, et que ce mot est nécessaire pour compléter le vers. Quant au tombeau du cardinal Caprara, je n'en ai jamais entendu parler à Sainte-Geneviève.

